Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 9

Artikel: Le cousin nymphomane
Autor: Francken, W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558693

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De la poche d'un médecin de campagne

Le cousin nymphomane

PAR LE Dr W. FRANCKEN

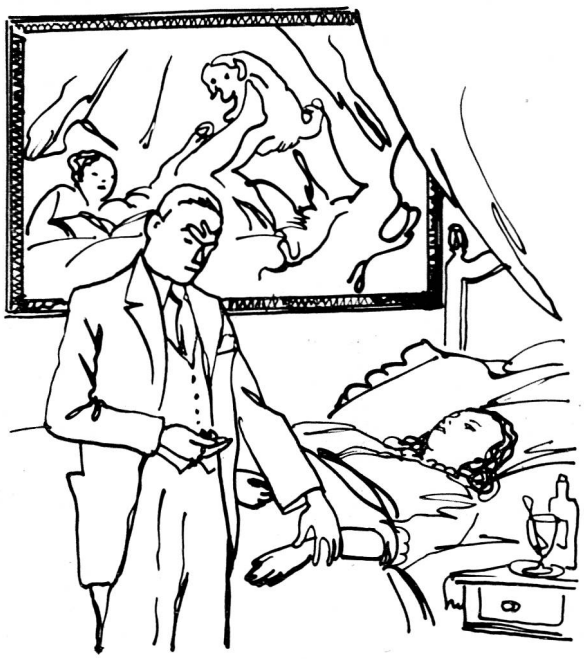
Dans un village de montagne vivait un couple sans enfants. C'était un village sympathique, ayant gardé son caractère et sa personnalité: maisons serrées les unes contre les autres pour se mieux protéger du froid. Il était balayé par tous les vents, vents d'ouest qui lui amenaient la neige, vents du nord qui rabattaient cette même neige en d'énormes «gonvières» qu'aucune barrière ne peut jamais empêcher: la Sibérie dans toute sa rigueur.

C'est dans ce village que vivait notre couple. L'homme était un gros paysan dans tous les sens du terme. Il vivait pour son bétail, qui était fort beau, pour sa ferme et pour ses cultures. Malgré sa richesse, il lui restait assez de cœur pour aimer sa campagne. Il me fit une fois une confidence que je me gardai bien de révéler au pasteur: «Voyez-vous, me dit-il, le dimanche matin, quand tout le monde est au sermon — y compris ma femme — je viens voir mon blé. Je m'assied là, au bord du champ; je retiens mon souffle et il me semble alors que je le vois, que je le sens pousser. Allez! C'est beau, ces moments-là!» Dans sa voix vibrait une émotion religieuse. Peut-être le Dieu des temples a-t-il été, comme moi, sensible à ce culte?

J'étais appelé de temps à autre pour soigner le couple. Le gros paysan avait une grosse épouse qui certes ne faisait pas la cuisine à l'économie! J'ai souvent observé que les gens gros ont bon caractère, bonté facile et bienveillance, comme si leur moi débordait de leur personne pour se répandre sur autrui, sans effort et sans théorie. J'avais plaisir à les soigner. Ils se laissaient ausculter gentiment, écoutant mes conseils en souriant. C'était comme une bonne terre où tout réussit, même les traitements des médecins. Lorsque, après avoir traversé la Sibérie, je pénétrais chez eux, j'étais enveloppé soudain par le confort de leur intérieur. Ça sentait le vernis frais et la lessive. Il faisait chaud. Il faisait bon.

*

Mais on y trouvait une chose stupéfiante: dès le corridor et dans toutes les pièces, sur tous les murs, sur toutes les parois, un étalage de splendides nudités, belles peintures d'ailleurs, copies excellentes des plus grands maîtres. A peine avais-je examiné les jambes variqueuses du mari que mes yeux tombaient sur le divin trio des Grâces de Raphaël. Au-dessus du lit, une nymphe du Titien étalait ses charmes. Et non loin Pâris, la pomme en main, devant les trois beautés qui s'offraient sans voile à sa vue, s'apprêtait à couronner Vénus. Au-dessus de la com-



Dessin d'Henry Meylan.

mode, de son tapis crocheté, de ses photographies jaunies, de ses fleurs en papier, Suzanne au bain, sous l'œil égrillard des deux vieillards, plongeait dans l'eau ses éclatantes jambes blanches. Une Vénus du Titien allongeait sur un somptueux velours pourpre son corps splendide, sans souci du monumental canapé aux fleurs violettes, qui, au-dessous d'elle, aurait pu l'accueillir aussi . . . Et la brave épouse, dans son honnête lit bien fourré de couvertures et de duvets, était surmontée par la «chemise enlevée» de Fragonard, qui semblait lui donner la réplique. On se serait cru dans un musée consacré en entier aux nudités féminines, dont nos deux époux grassouillets, épanouis là au milieu, auraient été les inconscients conservateurs.

Et, au dehors, la bise hurlait, soulevant des tourbillons de neige.

*

J'ai fini par savoir le pourquoi de ce curieux assemblage. Ces gens avaient eu à Paris un cousin vieux garçon, assez bien dans ses affaires. Il revenait au pays chaque année, et déposait chaque fois chez «les cousins de Suisse» des trésors de peinture à son goût. Ce goût n'était certes pas mauvais, mais il était nettement nymphomane. Or, le cousin mourut un jour, sans avoir pu «jouir» de ses trésors et c'est pourquoi ils restèrent là chez mon couple paysan, beautés classiques perdues dans un lointain pays de fermes, de fumiers et de neiges.